



Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

47 | 2012

Diderot et les spectacles

Rousseau et les philosophes, sous la direction de
Michael O'Dea, SVEC, Oxford, 2010, ISBN 978 0 7294
1004 5.

Marie Leca-Tsiomis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rde/4964>

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 30 septembre 2012

Pagination : 343-346

ISBN : 978-2-9520898-5-2

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Marie Leca-Tsiomis, « Rousseau et les philosophes, sous la direction de Michael O'Dea, SVEC, Oxford, 2010, ISBN 978 0 7294 1004 5. », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 47 | 2012, mis en ligne le 05 octobre 2012, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rde/4964>

Propriété intellectuelle

Werner RAUPP, *Denis Diderot. Weiss man je, wohin man geht ?*, « Humanismus – neu entdeckt », Rottenburg am Neckar, Diderot-Verlag, 2009, 480 p. ISBN : 978-3-936088-95-3.

En Allemagne aussi, Diderot est à l'honneur. Mais on n'a pas attendu 2013 pour le fêter. Sous l'impulsion de Werner Raupp, la maison d'édition portant le nom du philosophe, Diderot Verlag, a publié il y a quelques années *Denis Diderot, « Weiss man, wohin man geht ? »* (*Denis Diderot « Est-ce que l'on sait où l'on va ? »*, 2008, réédité en 2009), premier de la collection « Humanismus – neu entdeckt » (Humanisme – redécouvertes). Cette anthologie (« Lesebuch ») réunie par Werner Raupp propose de larges extraits de textes de Diderot, certains traduits pour l'occasion, accompagnés de nombreux témoignages, de source principalement allemande, du XVIII^e siècle à nos jours. Comme il le rappelle en introduction, Peter Prange avait déjà tenté l'entreprise sous une autre forme avec son roman *Die Philosophin (La Philosophe)*, consacré à Sophie Volland. Pour reprendre une formule célèbre de Diderot lui-même, il s'agit dans les deux cas de rendre la philosophie populaire. *Denis Diderot, « Weiss man, wohin man geht ? »* veut contribuer à faire reconnaître outre-Rhin le Philosophe responsable de l'*Encyclopédie*, « auteur du siècle » et figure majeure de l'*Aufklärung* européenne.

Ce serait un juste retour des choses, ou du moins une reprise bienvenue. Non seulement Diderot a cultivé tout particulièrement parmi ses contemporains l'amitié d'artistes, d'« intellectuels » et de personnalités de culture ou d'origine germaniques, dont certains lui ont été proches ou très proches (Wille, Grimm, d'Holbach), d'autres moins (Meister, Gessner...), mais c'est en terres allemandes que celui que la censure rendait en son pays méconnaissable a trouvé très tôt des lecteurs fervents, des traducteurs, des admirateurs, et quels ! La présence à la cour princière de Gotha ou d'ailleurs de la

Correspondance littéraire, puis les relations privilégiées de Diderot avec la cour de Russie, y ont fortement contribué. Ces circonstances ont été une chance, sans doute, mais cette chance n'a été possible que parce qu'il y a eu, de manière réitérée, rencontre. Cette rencontre heureuse s'est manifestée par des traductions et des réflexions du plus haut intérêt. Le moins qu'on puisse dire est que l'équivalent n'existait pas en France au même moment ! Nous savons tout cela, la thèse de Roland Mortier, *Diderot en Allemagne (1750-1850)*, PUF, 1954, et le récent ouvrage d'Anne Saada nous ont permis de le savoir mieux encore, en mesurant l'ampleur et la portée de ces débats en terres germaniques, fluctuants au cours des temps, entre ses partisans et ses détracteurs, sur fond mêlé d'adulation et de procès des Lumières.

Pour ce qui est des contemporains favorables, et pour nous en tenir aux plus notables, que Werner Raupp cite inégalement, on compte Herder, pratiquant et défendant Diderot ; plus encore Lessing, admirateur de l'œuvre philosophique et traducteur du théâtre, dont il mesure l'importante nouveauté (*Das Theater des Herrn Diderot* avant *La Dramaturgie de Hambourg*) ; Goethe, bien sûr, lecteur et traducteur avec Schiller des *Salons* et des *Essais sur la peinture*, dont des extraits sont publiés dans *Die Propyläen*, découvreur extasié de *Jacques le fataliste*, redécouvreur, traducteur et commentateur enthousiaste du *Neveu de Rameau*, que publie Cramer en première mondiale traduite, alors que la guerre européenne bat son plein et que l'image de la France est de plus en plus controversée chez les libéraux mêmes ; son ami Schiller, non moins admirateur en Diderot du philosophe de l'art et du conteur, traducteur lui-même de l'histoire de Madame de La Pommeraye ; Friedrich Schlegel lecteur attentif et incisif de *Jacques* du côté du « Witz » ; Hegel commentateur inspiré faisant dans sa *Phénoménologie de l'esprit* le sort exceptionnel que l'on sait au *Neveu de Rameau*, dont il a lu la traduction de Goethe : ces grands esprits ont diversement célébré en Diderot un maître, un écrivain et un témoin hors pair, le plus et le moins français des Français.

On sait que la réputation de Diderot « tête allemande », popularisée par Sainte-Beuve, provient pour une large part de cette relation privilégiée. Werner Raupp s'inscrit dans cette ligne, qu'il poursuit dans les deux sens, de l'aller et du retour, du don et du contre-don. S'il cite Goethe (« Diderot, ein einzig Individuum ») et Lessing, qui ont compris et apprécié Diderot mieux que tout autre, s'il évoque Jacobi, Lavater et jusqu'à Hoffmann, s'il s'appuie sur les témoignages ultérieurs, comme celui de Börne, s'il publie par exemple une lettre du Philosophe à Carl-Philip Emmanuel Bach afin qu'il lui vende, au bénéfice de sa fille Marie-Angélique, quelques nouvelles sonates de sa composition, l'éditeur de ce volume met également l'accent sur des témoignages ou des travaux

ultérieurs : à juste titre Karl Rozenkrantz, le premier biographe de Diderot, et plus récemment Hans-Magnus Enzensberger. En somme, ce manuel permet à qui le feuillette, à qui le lit en pays de langue allemande, de se persuader (à neuf ou à nouveau) de l'importance de Diderot dans le concert européen d'alors, mais aussi de son apport nullement tari dans le monde actuel. L'Allemagne, patrie de grands poètes, de grands musiciens et de grands philosophes, doit pouvoir se réapproprier Diderot, cette tête cosmopolite des Lumières qu'elle a découverte avant tout autre.

Pour atteindre cet objectif, Werner Raupp reconnaît avoir modernisé certains des passages cités. C'est de bonne guerre, Diderot pour sa part n'a pas fait moins. Un spécialiste regrettera sans doute que l'article « Génie » ne soit pas rendu à Saint-Lambert (avec hypothèse de l'interventions de Diderot ?), que le portrait de Fragonard ne soit pas explicitement donné pour ce qu'il dit être : un « portrait de fantaisie », que fasse défaut la *Lettre sur les sourds et muets*, que *Le Neveu de Rameau* soit daté de 1761-1762, alors que les plus avertis disputent de la date de sa composition, et qu'en tout état de cause mainte allusion qui y est faite à des événements ou des personnes postérieurs de dix à douze ans à cette date montre qu'il y a eu remaniement, peut-être écriture tardive, contemporaine de *Jacques le fataliste*. Peu importe, dira-t-on. L'amateur d'aujourd'hui est visé, son information et son plaisir sont l'objet de cet ouvrage doté d'un index et de notes d'excellente qualité. L'éditeur glisse de brèves présentations biographiques entre les extraits qu'il a réunis, et qui couvrent l'ensemble des productions de Diderot dans sa diversité non seulement thématique (nous la connaissons, elle est impressionnante) mais éditoriale : textes parfaitement exotériques, ou à demi cachés, ou à demi clandestins, ou tout à fait ésotériques, de l'*Encyclopédie* au *Neveu de Rameau*. Chez Diderot, autant la palette des compétences est large, autant ce nuancier est complexe, il mêle non sans leurres le public et le personnel, le travail d'équipe ou pour une équipe et l'écrit plus intime, voire secret, mais à portée universelle. On conçoit qu'un recueil de morceaux choisis tende à considérer *a posteriori* l'œuvre comme un ensemble, enfin déployé aux yeux du public ultérieur. Sur ce point, cependant, l'ouvrage rassemblé par Werner Raupp échappe à la critique. Il fait entendre que les conditions d'écriture et de composition de l'œuvre de Diderot restent des sujets de réflexion actuels, brûlants même dans notre *xxi^e* siècle. La liberté de penser, de composer et d'écrire est plus que jamais à l'ordre du jour.

Cette « liberté de penser », s'appuyant sur une puissance dialectique d'auto-analyse critique inégalée en son temps, n'est pourtant pas exactement l'axe de ce *Denis Diderot*. Nous ne saurions en faire grief à son éditeur, tant les modes de présentation d'un auteur aussi riche que

Diderot peuvent différer sans le trahir. L'écart est cependant sensible. Ce qui caractérise cet ouvrage, semble-t-il, c'est l'inscription du Philosophe dans une tradition humaniste ouverte, tolérante et généreuse. En fait, telle est l'orientation de la collection tout entière, dont ce livre est la tête de pont. C'est ce qui explique aussi la place accordée, en fait d'épilogue et sous le nom de « *Gedankensplitter* », à des « éclats » disposés sans ordre de pensées brèves et d'aphorismes de toutes époques, de toutes sortes d'auteurs, dont... Werner Raupp lui-même. L'éditeur invite même le lecteur hésitant à commencer par là. En effet, ce recueil, premier d'une série, donne le ton, fort honorable, qui est celui d'un courant européen d'inspiration réformée et réformiste, résistant et combatif, engagé et anti-fanatique. Juste combat, mais vastes bataillons. En quelque façon la version allemande « de gauche » de ce qu'a pu être, sous sa forme française infiniment plus « modérée », le Diderot de René Pomeau. Cela relègue un peu dans l'ombre la collaboration à la « boutique holbachique » (non tue, certes), la belle rêverie matérialiste du *Rêve de D'Alembert*, la puissance physiologico-poétique du *Paradoxe sur le comédien* (dont l'importance est à mon sens sous-estimée), ainsi que l'ambivalence politique de l'*Histoire des deux Indes*, entre service comptable de l'État et audacieuses harangues « philosophiques ». Or ces écarts et ces ambivalences, historiquement déterminés, sont ceux mêmes des Lumières, que Diderot porte à un point d'incandescence dialogique inégalé, comme Hegel l'a le premier reconnu.

Le *Diderot* de la collection « Humanisme – redécouvertes », qui fait la part belle (et elle est belle, l'auteur de ces lignes ne saurait en disconvenir !) à l'amateur d'art et à l'écrivain, me paraît laisser un peu de côté le philosophe matérialiste athée qu'est devenu Diderot. Ce philosophe-là, bien sûr, n'était ni dogmatique ni systématique. Il aimait inventer et rire, plus encore que prêcher et pleurer. Ces traits nous attachent à lui, et il n'y a rien là que Werner Raupp ne sache, et d'ailleurs ne dise ou fasse dire aux extraits qu'il choisit. Mais c'est une question de point de vue, d'angle d'attaque. Pour lui (et comment le contredire ?), ce qui compte d'abord, c'est le chemin emprunté, la voie tracée, invitant à suivre le penseur et acteur des Lumières, à l'imiter si nous pouvons, à nous inspirer de lui. « *Weiss man je, wohin man geht ?* », « *Sait-on où l'on va ?* », demande après Jacques le sous-titre en première de couverture ; à quoi répond la quatrième : « Lire Diderot à notre époque, c'est apprendre davantage, par expérience, où l'on peut aller... » Cette réponse est justement dynamique et concrètement, rationnellement aventureuse : en cela nul doute que Diderot, l'écrivain philosophe, s'y reconnaîtrait.

F. G. GRIMM, *Correspondance Littéraire*

– Tome V 1758, édition critique par Henri Duranton avec la collaboration d’Ulla Kölving

CIEDS, Ferney-Voltaire, 2011, ISBN 978-2-84559-078-6 Index des titres, Index général.

– Tome VI, 1759, édition critique par Ulla Kölving, CIEDS, Ferney-Voltaire, 2011, ISBN 978-2-84559-079-3

Deux nouveaux volumes de la *Correspondance littéraire* de Grimm sont parus, couvrant les années 1758 et 1759. L’excellence de cette publication dirigée par U. Kölving n’est plus à découvrir, et on l’a déjà louée ici-même. Il est d’autant plus étonnant et regrettable de rencontrer encore, ça et là, des références à l’édition Tourneux pour les années déjà couvertes par cette nouvelle édition dont la parution régulière est une autre des vertus.

Relevons donc simplement que grâce ses introductions richement documentées, c’est tout un pan de l’histoire littéraire qui nous est annuellement fourni, voire de l’histoire européenne, dans les pages consacrées aux « contextes politiques français et international » ; car si la situation économique, militaire et politique de la France est alors effrayante, « rien ou presque n’en transparaît dans la presse du temps », pas plus dans la *Correspondance littéraire* qu’ailleurs. Outre cette immersion dans le siècle, chaque volume fournit, la biographie détaillée, et puisée aux sources les meilleures et les plus récentes, de Grimm et de ses proches : ainsi, au tome VI, toute sa compagnie genevoise apparaît, autour de Tronchin et du séjour de M^{me} d’Épinay.

Deux mots de ce qui intéresse au premier chef notre revue dans les années concernées. Outre l’intérêt des notes rendant compte de la réception dans d’autres journaux de la publication d’ouvrages importants comme, en 1758, de *De l’esprit*, ou du *Père de famille*, les volumes recèlent plusieurs textes importants de Diderot : ses commentaires du *Voyage d’Italie* de Cochin, annonciateur des *Salons*, ceux du premier discours *De l’esprit* les 15 août, 15 septembre, 15 octobre 1758 et son passionnant échange avec M^{me} Riccoboni. On y trouve aussi une « Chanson dans le goût de la romance par M. Diderot » (« Je veux en prenant ta chaîne/ la porter jusqu’au trépas /Et tu serais inhumaine/ que je ne changerai pas ») qu’on aimerait entendre au cours des festivités diderotistes de 2013...

Si, dans le volume de 1759, on lit le premier des *Salons* que Diderot rédigea pour son ami devenu diplomate, l’édition contiendra les *Salons* de 1761, 1763, 1765, mais pas ceux de 1767 et de 1769 qui, ayant été envoyés aux abonnés en « supplément », n’appartiennent

pas à une livraison de la *Corr. Litt.* Choix légitime, mais que la qualité de l'édition fait un peu regretter.

Côté *Encyclopédie*, Grimm rédige, pour la livraison du 1^{er} décembre 1758, un commentaire scandalisé de l'article GENÈVE (« nos philosophes sont quelquefois bien fous ») et, comme « une extravagance en engendre une autre », il poursuit par l'analyse de la fameuse réponse de Rousseau, « une lettre de deux cent soixante pages grand in 8° » ! La feuille à la main bruisse aussi des différentes attaques menées contre le *Dictionnaire raisonné* : Chaumeix et ses *Préjugés légitimes* en 1758, puis, début 1759, Fréron et la dénonciation des plagats de Réaumur. Grimm, en décembre 1759, rend compte avec acidité de l'édition augmentée des *Mélanges* de d'Alembert, notamment de l'*Essai sur les gens de lettres*, qualifié de « forfanterie d'un jeune écolier » et à qui il reproche de manquer « de force, de chaleur, de coloris ». Diderot n'aurait sans doute pas dit mieux !

Marie LECA-TSIOMIS

Filósofos, filosofía y filosofías en la Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, Miguel A. GRANADAS, Rosa RIUS, Pier SCHIAVO (eds), Actas del Congreso Internacional sobre la *Encyclopédie*, Barcelona, 16-17 de octubre de 2008, Universitat de Barcelona, 2009.

Cet ouvrage collectif se donne pour ambition de considérer, sous l'étendard de la « philosophie » au sens que les Lumières confèrent à ce mot, la pluralité de voix à l'œuvre dans la grande entreprise encyclopédique. Cette publication constitue les Actes d'un colloque international qui s'est tenu à Barcelone en 2008 autour de l'*Encyclopédie*, et qui a réuni de nombreux chercheurs européens - espagnols et français pour la plupart. Les articles sont rédigés dans la langue des contributeurs (en français essentiellement, mais aussi en espagnol et en italien), complétés d'une bibliographie (un peu fourre-tout) et d'un index des noms, toujours utile. Signalons d'emblée la qualité d'ensemble de ces contributions, bien que d'ambitions inégales et malgré la faible densité conceptuelle de certaines d'entre elles, ainsi que la variété des thèmes abordés sans que la cohérence générale de l'ouvrage en soit affectée, qu'il s'agisse de considérer le projet proprement philosophique l'*Encyclopédie*, les rapports entre philosophie et religion, l'astronomie, la médecine ou le droit.

Dans un bel article intitulé « La philosophie dans *Encyclopédie* : le projet et l'article », Martine Groult, montre d'abord le « renversement de perspective » que le projet encyclopédique impose au système baco-nien qu'il prend pourtant comme point de départ et comme référence

avouée. Elle signale ensuite les tensions qui existent au sein de l'ouvrage encyclopédique, entre les déclarations programmatiques fixées par le *Prospectus* (1750) de Diderot et le *Discours préliminaire* (1751) de d'Alembert, et la conception de la philosophie sous-jacente dans les articles d'auteurs anonymes, qui « introduisent dans l'*Encyclopédie* d'autres philosophies que [celle] qui soutient l'ordre encyclopédique » (p. 17). L'article PHILOSOPHIE, probablement rédigé par Formey, véhicule ainsi une conception wolffienne et leibnizienne de la philosophie, en rupture notoire avec celle que cherchent à promouvoir les éditeurs dans les textes préliminaires, ainsi qu'avec celle qui se déploie globalement dans les autres articles qui composent une grande partie de l'ensemble. Contrairement à la volonté de Wolff et d'une partie de la philosophie allemande, l'*Encyclopédie* n'a pas pour ambition de faire de la philosophie une science. Elle vise surtout à la définir comme « le savoir de la différence construit sur la logique de la multiplicité des rapports » (p. 17). L'article de Walter Tega, « Caratteristica universale, *esprit géométrique* e nuevo enciclopedia. Considerazioni intorno a Leibniz e a d'Alembert », s'attarde sur le moment où d'Alembert, suite à la condamnation des pouvoirs politiques et religieux qui a pour conséquence l'interruption de la publication de l'*Encyclopédie* en 1759, abandonne le projet éditorial mené en commun avec son ami Diderot pour se consacrer à la rédaction de son *Essai sur les Éléments de Philosophie*. Walter Tega examine ainsi les caractéristiques du projet encyclopédique conçu par Leibniz à travers une série de traités, pour le comparer à la fois à l'*Encyclopédie* et à l'*Essai* de d'Alembert. Dans un article intitulé « D'Alembert : el nuevo intelectual entre “biopolitica” y “capitalismo” de imprenta », Gonçal Mayos s'intéresse à la figure du savant géomètre, pour signaler sa triple identité d'académicien et d'homme de science au service de l'État, d'intellectuel critique co-éditeur de la grande oeuvre « philosophique » du siècle, et de promoteur d'un despotisme éclairé. L'auteur montre la capacité de d'Alembert à utiliser ses prérogatives institutionnelles pour défendre des actions réformatrices, mais on pourrait objecter qu'il n'est ni le premier, ni le seul à jouer de cette position sous l'Ancien Régime. L'article de Miguel A. Granadas aborde la question de la grande transformation de l'image de l'univers qui a commencé avec la publication de l'ouvrage de Copernic en 1543, et qui se poursuit dans l'*Encyclopédie*. Son article, intitulé « La revolución astronómico-cosmológica en la *Encyclopédie* », signale l'intérêt que d'Alembert consacre à cette histoire, à partir de la relecture d'articles de la *Cyclopaedia* de Chambers. Au fil de ses interventions, le grand géomètre en profite pour défendre le principe d'autonomie et de liberté de la science contre les attaques de l'Église au nom d'un prétendu dogme d'infailibilité. Dans son article « Philosophie et Religion dans l'*Encyclopédie* »,

Mariafranca Spallanzani montre que, malgré la variété des collaborateurs concernés par la question de la religion, l'*Encyclopédie* offre une expression cohérente de l'esprit philosophique, en tant qu'elle s'efforce de présenter et d'ordonner les connaissances à partir des facultés rationnelles des hommes sans recourir à tout critère de transcendance. L'auteur souligne le fait que l'histoire sacrée et la théologie sont soustraites à la Révélation pour entrer dans le cadre d'une entreprise rationnelle qui les appréhende comme des phénomènes anthropologiques inscrits dans l'histoire de la philosophie, et par la même, analysables selon les mêmes critères philologiques que ceux utilisés par la critique historique. C'est ce que confirme l'analyse d'articles tels que CRITIQUE, AGNUS SCYTHICUS, ERUDITION, CERTITUDE, qui constituent un subtil contrepoint aux stratégies de détournement utilisés par les encyclopédistes pour contourner la censure dans des articles plus sensibles tels que ATHÉES, ATHÉISME, THÉOLOGIE, RÉVÉLATION, CHRISTIANISME. Dans sa contribution consacrée à « La médecine dans l'*Encyclopédie* », Piero Schiavo signale le dialogue à l'œuvre dans l'*Encyclopédie* entre les différentes doctrines médicales du temps. Celles-ci proposent des interprétations contrastées de la physiologie humaine, depuis la tradition mécaniste, jusqu'au vitalisme de l'école de Montpellier, dont les théories seront largement relayées par les collaborateurs de l'*Encyclopédie* à partir du volume VIII. Plus concrètement, l'analyse de la catégorie de la mélancolie permet de montrer comment la critique de l'explication mécaniste de cette affection offre à Diderot un argument contre le dualisme cartésien (article AME), et représente un premier pas vers le « matérialisme vitaliste » qui s'exprimera plus tard dans le *Rêve de d'Alembert*. Par ailleurs, l'*Encyclopédie* constitue une contribution importante à l'histoire de la mélancolie en approfondissant l'étiologie de cette maladie. Dans son article « Montaigne, 'auteur paradoxal', y la *Encyclopédie* », Jordi Bayod souligne la fortune de l'auteur des *Essais* dans l'*Encyclopédie* et son influence chez de nombreux auteurs, repérable non seulement à travers l'examen de thèmes particuliers tels que les rapports entre scepticisme et Révélation par exemple, mais aussi dans la façon dont les éditeurs convoquent et confrontent des opinions contraires et des croyances fortement établies. Dans son important article « Droit et politique dans l'*Encyclopédie* », Francine Markovitz montre que les juristes ne sont pas les seuls à s'exprimer sur les questions relatives à la constitution et à la réglementation des pouvoirs. Selon elle, l'*Encyclopédie* renouvelle les voies d'accès au débat : l'articulation du politique et du théologique qui caractérise la monarchie de droit divin « passe par d'autres voies que la recherche du *fondement* et la *source* de l'autorité politique, à savoir la recherche de la fonction et de l'utilité ». Se dessinent ainsi trois modes d'accès à la détermination du droit politique : le premier renvoie à l'opposition entre droit positif et

droit naturel et ainsi à la division majeure qui caractérise le droit naturel, entre Grotius et Hobbes d'un côté, et Locke et Pufendorf de l'autre ; le second est celui de la théorie des richesses et le débat entre physiocrates à la recherche d'un ordre naturel des sociétés et leurs adversaires ; le troisième est à situer dans les liens entre le pouvoir religieux et le pouvoir civil, à travers l'histoire du corps sacerdotal. Francine Markovitz signale en outre la présence constante de Montesquieu dans ce débat. Le texte de Luigi Delia aborde, comme son titre l'indique, « la torture judiciaire dans l'*Encyclopédie* », et il s'applique à souligner la spécificité et la complémentarité des points de vues proposés sur le sujet par Boucher d'Argis et par le chevalier de Jaucourt. Le premier, juriste de formation, ne propose pas de lecture axiologique de la torture, mais s'en tient à des considérations historiques et techniques. Son entrée QUESTION ou TORTURE (*Jurisprudence*), se présente comme une synthèse à la fois descriptive et explicative. Le second, en revanche, accompagne le mouvement réformateur des Lumières en défendant nettement l'abolition de la torture judiciaire. Dans l'entrée QUESTION (*Procédure criminelle*), Jaucourt fustige les positions les plus conservatrices de la tradition juridique et considère la torture comme une pratique contraire à l'humanité au nom des principes du droit naturel. Son argumentation est intéressante à plus d'un titre, notamment parce qu'elle annonce celle de Cesare Beccaria, et l'hypothèse de Luigi Delia est que l'auteur *Dei delitti et delle pene* a pu avoir en tête l'article de l'*Encyclopédie* au moment de rédiger le célèbre chapitre XVI de son traité. La dernière contribution de cet ouvrage porte sur la philosophie politique de Diderot, laquelle fait l'objet d'une réévaluation constante depuis quelques années. En développant, dans une contribution stimulante intitulée « Jusnaturalisme et républicanisme dans la philosophie politique de Diderot », l'idée selon laquelle Diderot endosserait une forme de républicanisme qui intègre des éléments jusnaturalistes radicaux, Christopher Hamel se place dans le sillage des travaux de G. Goggi et d'I. Imbruglia. Relisant l'entrée AUTORITÉ POLITIQUE, où Diderot affirme qu'« aucun homme n'a reçu de la nature le droit de commander aux autres » et que « la liberté est un présent du ciel, et chaque individu a le droit d'en jouir aussitôt qu'il jouit de la raison », Hamel voit poindre deux idées qui trouveront une formulation plus conséquentes dans les textes ultérieurs : la dénonciation, par principe, de toute forme de despotisme politique, y compris celui qui est dit « éclairé », et le droit constitutionnel des peuples à déposer leur gouvernement. Christopher Hamel signale néanmoins deux points de divergence avec les travaux de Goggi et d'Imbruglia : le premier concerne l'interprétation du droit de résistance dont on a coutume de chercher l'origine chez Locke, tandis que Hamel choisit de la relier à la pensée des républicains anglais du ^{xvii}e siècle ; le second concerne la question de

l'évolution de la pensée politique de Diderot et l'importance qu'il faut accorder selon lui aux textes de l'*Encyclopédie* pour en montrer la continuité, plus que ne le font les commentateurs qui s'intéressent davantage aux textes tardifs.

L'ensemble de cet ouvrage qui touche à des aspects majeurs de la pensée des Lumières, mérite donc de retenir toute l'attention des chercheurs, qu'ils soient, ou non, spécialistes de l'*Encyclopédie*, de Diderot et de ses principaux collaborateurs. Cette réussite tient sans doute au fait qu'il associe à des universitaires confirmés les travaux de jeunes doctorants ou docteurs, tant il est vrai qu'une saine émulation produit souvent des fruits positifs.

Stéphane PUJOL

La peine de mort, Luigi DELIA et Fabrice HOARAU (éds.), *Corpus (Revue de philosophie)*, n° 62, 2012. ISSN : 0296-8916.

Ce numéro thématique de la revue *Corpus* contient une vingtaine de contributions de nature historique, philosophique ou juridique. Le XVIII^e siècle est central dans ces réflexions, en particulier l'ouvrage de Beccaria, *Dei delitti e delle pene*. Les auteurs examinent tant les positions des hommes célèbres (Montaigne, Petty, Davenant, Hobbes, Spinoza, Montesquieu, Rousseau, Voltaire, Mably, Filangieri, Sade, Kant, Fichte, Bentham, Guizot ...) que celles d'écrivains moins connus : ainsi sont abordés divers partisans précoces de l'abolition comme Gerrard Winstanley (1609-1676) ou John Bellers (1654-1725), par Sabien Reungoat (p. 37-52), et Giuseppe Pelli (1729-1808), par Philippe Audegean (p. 135-156).

La revue attaque le sujet par des voies diverses moins classiques, surtout dans la troisième partie, notamment à partir du théâtre ou de la médecine. Se dégage, chez les penseurs et dans la pratique, un mouvement général vers une certaine modération des châtiments, vers une remise en cause de « l'évidence » de la peine de mort; mais cela ne se réduit pas, bien entendu, à un simple combat entre progressistes abolitionnistes et conservateurs anti-abolitionnistes. En résumé, un ouvrage instructif, agréable et diversifié, dont on doit conseiller la lecture.

Pour *RDE*, il nous paraît utile d'évoquer un peu plus précisément la place de l'*Encyclopédie* dans ce processus. Une précision chronologique préalable s'impose. Les dix derniers volumes de « discours » (t. VIII-XVII, lettres H-Z) ne paraissent qu'en décembre 1765, mais ce dictionnaire, planches mises à part, est de fait déjà terminé en juillet 1764 quand sort en librairie le petit traité de Beccaria, connu en France surtout à partir de 1765, puis de la traduction de Morellet en 1766 et des commentaires de Voltaire, notamment après le supplice du chevalier de La Barre. Il n'est

donc pas étonnant de ne trouver aucune mention de l'auteur ni de l'ouvrage dans les dix-sept volumes de textes de l'*Encyclopédie* Diderot-D'Alembert. La situation est différente pour l'*Encyclopédie* d'Yverdon (1770-1780), d'autant plus que son principal metteur en scène, Fortunato Bartolomeo de Felice, est un proche du groupe milanais, et de même pour le *Supplément* (1776-1777) en partie inspiré d'Yverdon. Cela n'a évidemment pas échappé à Luigi Delia qui montre bien (p. 245-264) la modification radicale de traitement de la peine de mort entre l'*Encyclopédie* de Paris et celle d'Yverdon. Comme *L'Esprit des lois* est omniprésent dans les articles dits de droit naturel et de jurisprudence de l'*Encyclopédie*, l'examen de ces questions fournit un bon angle d'attaque pour étudier les continuités et les ruptures entre Montesquieu et Beccaria, comme le suggère notamment Francine Markovits (p. 107-134).

Même s'ils se prononcent implicitement ou explicitement pour davantage de clémence et de modération dans les jugements, les rédacteurs de l'article CRIME (Jaucourt, droit naturel ; Boucher d'Argis, jurisprudence) ne remettent pas vraiment en cause la peine de mort pour les crimes graves. La contribution originale de Piero Schiavo, « La médecine face à la peine de mort » (p. 341-358) examine les articles ANATOMIE (Diderot) et CADAVRE (Toussaint, Diderot, D'Alembert), ainsi que divers autres, témoignant aussi de cette situation « pré-beccarienne ».

Suivant ce qu'a noté le pasteur Mouchon dans sa *Table* (1780) aux mots Châtiment, Peine, Puntion et Supplice, on aboutirait pour l'essentiel aux mêmes conclusions générales. Signalons, à ce titre, en guise de complément, les articles suivants de Jaucourt, relevés par le pasteur : CLÉMENCE, DÉCIMATION, DESPOTISME, VOLEUR, WANTAGE (qui décrit les lois d'Alfred le Grand). On pourra relever aussi, cette fois dans le *Supplément*, l'article INFANTICIDE du médecin légiste de Montpellier Jean Lafosse (1742-1775), où Beccaria est cité et présent.

Bien entendu, ce volume ne peut viser l'exhaustivité sur un tel sujet, mais on est toutefois étonné que Condorcet en soit absent, d'autant plus qu'ont été publiés et étudiés, depuis quelques décennies, de nombreux textes juridiques inédits où cet auteur évoque Montesquieu et Beccaria, par exemple un fragment sur les lois criminelles en France (*Arithmétique politique. Textes rares ou inédits*, Paris, INED, 1994, p. 230-235). Notons aussi, sur ce même auteur, deux thèses intéressantes, publiées mais peu connues, où la question est abordée directement ou indirectement : Gabriele Magrin, *Condorcet : un costituzionalismo democratico*, Milano, Franco Angeli, 2001, et Stephan Lüchinger, *Das politische Denken von Condorcet (1743-1794)*, Bern, Haupt, 2002.

On regrettera un peu que le volume ne se termine pas par un index des auteurs. Afin d'être utile, nous donnons ci-dessous un index relatif à l'*Encyclopédie*.

L'*Encyclopédie* est évoquée de façon générale aux p. 87, 108, 117, 245-264 et 341-358. Voici la liste des articles cités dans la revue, avec les numéros des pages correspondantes : ANATOMIE (347, 352-357), CADAVRE (345, 348), CRIME (108, 122, 246-247), EXÉCUTEUR DE LA HAUTE JUSTICE (318), EXPÉRIENCE (342, 352), EXPÉRIMENTAL (342), INFLAMMATION (349), LOI CRIMINELLE (108, 247), LOI DU TALION (247), MÉCHANICIEN (350), OECONOMIE ANIMALE (349), PEINE (116, 247), SENSIBILITÉ (351-352), SUPPLICE (351-352), TALION (247). Sont cités les articles suivants du *Supplément* : ACCUSATION SECRÈTE (251), ASSASSINAT (258) ; de l'*Encyclopédie* d'Yverdon : Assassinat (253), Carcan (249-250), Peine (249, 251) ; de l'*Encyclopédie méthodique. Jurisprudence* : Assassin et Assassinat (257-258), Peine de mort (257, 260-263).

Pierre CRÉPEL

Raynal et ses réseaux, textes réunis et présentés par Gilles BANCAREL, Honoré Champion, Paris, 2011 (Les Dix-huitièmes Siècles, 160), 389 p. ISBN 978 2 7453 2236 4; ISSN 1259-4482.

Ce volume regroupe les communications présentées au colloque « Raynal et ses réseaux », tenu à Paris en décembre 2006. Il se propose d'explorer « des épisodes particuliers de la carrière » de l'abbé Guillaume-Thomas Raynal, « inscrits de près ou de loin dans la conception de son œuvre et dans les grands débats qui la sous-tendent révélant une certaine dimension du réseau » (p.13).

On y trouve en effet un certain nombre de détails concernant la vie de Raynal et de ses amis, comme ses liens avec le banquier Ferdinand Grand (G. Bancarel), avec le malouin Meslé de Grandclos, qualifié de « négrier » (A. Roman), avec Marc-Antoine de la Tourrette et l'Académie de Lyon (M. Dürr), ou avec l'architecte Pierre-Adrien Pâris auquel l'abbé commanda un monument à Guillaume Tell (Pierre Pinon) : ces articles nous éclairent sur les relations de Raynal, mais ne constituent pas, à proprement parler, des études de réseaux. Et, malheureusement ils ne nous renseignent pas davantage sur les informations que ces relations auraient fournies à l'abbé pour l'aider dans la rédaction de ses ouvrages. Pour sa part, J.-D. Candaux avoue que les souvenirs de Dieudonné Thiébauld, qui côtoya Raynal à Berlin, se révèlent décevants. D'autres articles jettent de la lumière sur des questions annexes : l'image de Raynal dans la presse clandestine (F. Moureau) ou une comparaison des portraits sculptés de Voltaire, de Diderot et de Raynal (G. Scherf), mais l'étude intéressante consacrée par O. Ette à la pensée sur la mondialisation accélérée concerne avant tout de Pauw, G. Forster et A. von Humboldt : seule une référence aux premières pages de l'*Histoire des deux Indes*, qui reprennent des formulations de C. de Pauw, fait le lien avec l'abbé.

Le seul article de ce recueil qui analyse de façon approfondie les relations de Raynal et le rôle qu'elles jouèrent dans la genèse de l'*Histoire des deux Indes* est la longue étude très fouillée de Kenta Ohji, consacrée à « Raynal, Necker et la Compagnie des Indes ». Elle montre de façon convaincante l'importance du débat autour de la Compagnie des Indes dans la genèse de l'œuvre, les liens entre son auteur et Necker et leur évolution entre la première et troisième édition. Cet article constitue une contribution importante à la connaissance de l'œuvre et de son insertion dans son contexte économique et politique.

Le volume se termine avec l'inventaire de la correspondance de Raynal d'après nos connaissances actuelles, grâce aux recherches de différents spécialistes depuis Anatole Feugère, inventaire accompagné d'un index des noms que contiennent les lettres connues (déplorons, au passage, que David Hume y soit identifié d'« Anglais » !). Dans l'ensemble, donc, ce volume, bien que très inégal, ajoute à nos connaissances sur Raynal et ses relations. On peut toutefois regretter que les références à l'*Histoire des deux Indes* n'aient pas été harmonisées et que certaines contributions ne tiennent pas suffisamment compte des recherches récentes sur l'œuvre et de l'édition critique en cours dont le premier volume est paru en 2010.

Ann THOMSON

Rousseau et les philosophes, sous la direction de Michael O'DEA, SVEC, Oxford, 2010, ISBN 978 0 7294 1004 5.

Rousseau et les philosophes est un très beau recueil dirigé Michael O'Dea, qui recèle une grande pluralité d'approches et de points de vue et se recommande à la lecture. Si H. Guillemin avait jadis intitulé son pamphlet, *Les philosophes contre Jean-Jacques*, la recherche rousseauiste, sortie de la vindicte, est désormais plus sereinement orientée : elle affronte des questionnements essentiels à partir de constats, comme celui que souligne M. O'Dea dans son Introduction : ce recueil, écrit-il, fait voir « à quel point les présupposés étaient communs entre Rousseau et ses contemporains ». De fait, le titre du livre rend hommage à l'ouvrage de Mark Hulliung, *The Autocritique of Enlightenment : Rousseau et les philosophes*, qui montrait combien la critique à laquelle Rousseau a soumis les Lumières est une critique menée de l'intérieur même des Lumières; Rousseau, qui vécut « avec les philosophes », qui finit par les désigner comme ses pires ennemis, Rousseau « est/n'est pas », selon le mot de B. Bernardi, lui-même philosophe. Et les chapitres de ce livre interrogent, de façon contrastée, ces rapports complexes qui ont uni/séparé des penseurs à la formation et aux préoccupations communes.

Ainsi, en va-t-il du commerce et la sociabilité (J. Simon), de la musique et des questions de l'harmonie (N. J. Martin), du matérialisme de Rousseau questionné sur nouveaux frais : James Swanson l'interroge à partir des notions de force et de nécessité, tandis que pour Chr. Van Staen, il est avéré. Ce qu'on pourrait nommer le tourment Rousseau, cette impossibilité de se faire entendre, est analysé finement par C. Volpilhac-Auger, attentive, dans l'*Émile*, à l'étrange injonction de l'inconnue qui commande le silence au rejeté, et dont l'écho se perçoit « dans le silence assourdissant des *Dialogues* ».

Sans prétendre rendre compte de tous les chapitres de l'ouvrage, je signalerai quelques études, particulièrement marquantes à mes yeux. L'examen indispensable de M. O'Dea, recensant l'emploi du mot « philosophe » et de ses dérivés, dans les *Discours*, la *Lettre à d'Alembert*, l'*Émile* les *Dialogues* et la *Correspondance*, démontre à l'envi l'évolution de plus en plus négative de sa signification à partir des années 1760. À signaler aussi la réflexion capitale de J.-F. Perrin sur « Rousseau et la question de l'herméneutique » : la hantise de la défiguration, de la falsification de son œuvre par les habiles « Messieurs » traverse la fin de la vie de Rousseau : ce qui tient de l'interprétation future implique un lecteur (le « Français ») qui doit être formé à lire selon l'intention de l'auteur. Et J.-F. Perrin voit ainsi dans les *Dialogues* « un grand texte d'herméneutique pratique et théorique » ; Rousseau y fait émerger le problème – problème non pensé au XVIII^e s. – « du devenir historique de l'interprétation des textes ». La suite de ce chapitre passionnant concerne la notion de « système » qui, montre J.-F. Perrin, relève chez Rousseau à la fois du dévoilement et « de l'enchaînement lié de sa propre entreprise philosophique » et de « la logique indéchiffrable du complot ».

Qui sont les « philosophes » envisagés ici ? Il s'agit des « modernes » contemporains, Maupertuis (Chr. Kelly), Helvétius, d'Holbach, Voltaire, Grimm, les « encyclopédistes », et bien sûr, Diderot : plusieurs chapitres regardant plus ou moins directement celui qu'on surnommait alors le « Philosophe », je me limiterai à les évoquer.

Comment se construit le portrait de soi en opposition à celui de l'autre ? C. Mineau examine, dans les *Confessions*, la fonction symbolique des portraits que donne Rousseau de ses anciens amis : si celui de Diderot demeure quelque peu nuancé, celui de Grimm dans l'excès même de sa noirceur a une fonction philosophique, en ce qu'il permet de tracer en creux celui de l'homme bon car vivant selon l'ordre de la nature. Autre intéressante et convaincante hypothèse, celle de John T. Scott qui nous invite à lire le *Supplément au voyage de Bougainville* comme la poursuite du dialogue avec Rousseau et précisément comme un « supplément » au second *Discours*.

Carole Martin s'intéresse aux « formes de l'empathie chez Rousseau et Diderot ». Elle situe leur différence autour de la question de la représentation, notamment théâtrale, recherchée par celui-ci, rejetée par celui-là : pour Rousseau la recherche de la réciprocité et « la reconnaissance de sa conformité avec l'autre », pour Diderot « la méditation de la représentation objective ». La fine analyse de l'*Ernestine* de M^{me} Riccoboni témoigne du retentissement de cet antagonisme chez les contemporains. Antagonisme dont C. Martin voit se profiler la dimension politique dans l'opposition entre réciprocité et compassion. Je ferai une suggestion à l'auteur : s'appuyant sur le passage célèbre de la rêverie feinte dans la « Promenade Vernet » qu'elle compare aux *Rêveries*, elle conclut qu'il faut à Diderot un « objet, un tableau, une représentation picturale » pour susciter en lui « un sentiment de plénitude », à l'inverse de Rousseau à qui nuirait le spectacle objectif. Mais la « Promenade » est un texte de critique d'art, et a donc un tout autre fondement que celui des *Rêveries*. Si un texte sur la plénitude de la rêverie est à rapprocher des *Rêveries*, c'est l'article DÉLICIEUX de l'*Encyclopédie*, écrit en 1753 : on y voit en effet naître et se développer la rêverie diderotienne sans le moindre recours à un objet extérieur ; au contraire, Rousseau, dans le passage proche de la Cinquième promenade, fait appel aux images et au bruit de l'eau : c'est dans le reflet et le rythme que s'inscrit sa rêverie.

Quant à l'*Encyclopédie*, Chr. Van Staen, dans « Un océan de connaissances inutiles : Rousseau face aux Glauques modernes », décrit l'opposition entre les deux ouvrages d'éducation qui entendent tous deux « élever les hommes à une forme enfin authentique de connaissance » soit l'*Encyclopédie* et l'*Émile* – et leur net clivage autour de la notion d'utilité. Ourida Mostefaï, quant à elle, analyse avec une grande perspicacité ce qu'elle nomme « Une dette non avouée : Rousseau, Diderot et l'*Encyclopédie* ». Si j'ai pu montrer naguère que bien des articles de Diderot dans l'*Encyclopédie* sont innervés par l'amitié rompue et la présence-absence de Rousseau, O. Mostefaï démontre en retour combien ce qui fut « un engagement intellectuel fondamental » de Rousseau dans l'*Encyclopédie* et sa relation à Diderot innervent non seulement *La lettre à D'Alembert* mais aussi le discours intime de Rousseau, d'autant qu'ils les minimisent ou les passent sous silence. Elle remarque en effet que « Rousseau occulte dans les écrits autobiographiques le fait que sa participation à l'*Encyclopédie* fut « un moment déterminant » pour lui, mais aussi que même dans les moments sombres de son exil, « Rousseau restera lecteur de l'*Encyclopédie* ». Conclusion que rejoint par d'autres voies Martin Stern qui montre la réciprocité de la relation aux encyclopédistes, ou comment « en s'opposant aux philosophes Rousseau n'a cessé de leur donner à penser ».

Quelques regrets – ils sont rares – à la lecture de ce recueil : un article consacré à la critique, par Rousseau, de l'article REPRÉSENTANS de d'Holbach ne convoque en référence que l'ouvrage de Derathé, comme si la recherche sur la pensée politique de Rousseau s'était arrêtée 1950 ! Une vilaine coquille dépare une citation, p. 165 : ses séduisantes « tresses blondes » de jeune homme qu'évoquait Diderot avec nostalgie deviennent ici des tresses « blanches », ce qui rend, du coup, leur regret bien superflu... Je m'étonne enfin de lire, dans cet ouvrage consacré à l'un des plus grands écrivains de la langue française, que sa sincérité lui permet de « vendre » sa doctrine (p.72) : on ne sait si une telle formulation, répétée du reste, tient du laisser-aller intellectuel ou des ravages du consumérisme !

Mais terminons en citant le dernier chapitre du recueil. Elargissant le champ de la réflexion et en relançant les enjeux profonds, Mark Hulliung intitule son intervention sur le toujours – ou plus que jamais ? – nécessaire combat pour les Lumières : « Rousseau and the philosophes : facing up to the 'Enlightenment wars' ». Il s'agit d'un panorama critique des différentes attaques portées contre les représentations des Lumières et de leurs combats dans la pensée européenne et nord américaine, du milieu des années '50 à nos jours. Depuis Adorno et Horkheimer, puis Gay commentant Cassirer, en passant par les « nouveaux philosophes » français, pour en arriver à Darnton et à son « debate », Mark Hulliung montre que, quelles qu'aient pu être leurs différences, parfois dirimantes, ces attaques ont en commun l'inattention aux textes eux-mêmes : Rousseau et les philosophes n'ont pas été attentivement et véritablement lus, sinon ces accusations, notamment celle de « totalitarisme », n'auraient pu être pensées. « We read our nineteenth- and twentieth-century obsessions back into the eighteenth », écrit-il. Et il en va de même, pense-t-il, pour les attaques menées, de nos jours, contre la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, considérée comme oppressive par R. Wokler (2006), voire par Tony Judt, ce qui témoigne, chez ces historiens, libéraux, de la pensée politique, d'une incompréhension profonde de la notion même de citoyen en république. Il faut encore et toujours, pense M. H., revenir aux textes eux-mêmes, ici à ceux de Rousseau et de Diderot, pour combattre leurs adversaires qui ne les ont pas lus. Est-ce suffisant... ? En ces temps de torpeur intellectuelle, c'est dire en tout cas combien la réflexion menée par Mark Hulliung est opportune.

Marie LECA-TSIOMIS

Entre belles-lettres et disciplines. Les savoirs au XVIII^e siècle, Franck SALAÜN et Jean-Pierre SCHANDELER (éds.), Ferney-Voltaire, Centre international d'étude du XVIII^e siècle, 2011, 202 p. ISBN : 978-2-84559-088-5.

Le recueil d'articles, *Entre belles-lettres et disciplines. Les savoirs au XVIII^e siècle*, conçu sous la direction conjointe de F. Salaün et J.-P. Schandeler, offre, pour des esprits curieux, une moisson d'idées neuves, des perspectives stimulantes, et des plongées instructives dans le monde mouvant des institutions, comme dans l'imaginaire économique, scientifique et, plus largement, philosophique. F. Salaün et J.-P. Schandeler ouvrent une brèche, sans pour autant céder à la polémique, dans les analyses foucaaldiennes d'usage, quand le terme « discipline » est utilisé. Citons-les brièvement : « A bien y regarder, les compétences qui sont de l'ordre du savoir n'ont pas au XVIII^e une identité aussi forte que celle qui, depuis la première moitié du XIX^e siècle, est assignée à une « discipline ». » Dans leur introduction, titrée « La publication des savoirs à l'âge des belles-lettres », ils mettent en garde les chercheurs contre les nouveaux « formalismes » qui pourraient masquer « des contraintes mieux connues à l'âge des belles lettres » et proposent un examen solidement étayé des « malentendus » qui entourent l'usage des termes « belles-lettres » et « discipline ». Ce texte d'ouverture très convaincant, qui, pour notre grand plaisir, fait la part belle à Diderot, D'Alembert et Fontenelle, pourrait soulever quelques questions de pure curiosité sur la rupture « des règles de la sociabilité savante » lors de la Révolution, ou, point mineur de l'argumentaire, sur l'usage que les auteurs du XVIII^e siècle ont pu faire du *Parallèle des Anciens et des Modernes*. Gageons qu'un nouvel ouvrage viendra combler cette attente.

Les neuf articles que comporte le recueil, groupés par trois dans un plan tripartite, sous les rubriques : « instituer », « figurer », « publier », sont issus de communications effectuées dans le cadre souple du séminaire sur la publication des savoirs au XVIII^e siècle et le phénomène des Lumières animé à Montpellier par F. Salaün et J.-P. Schandeler. Les sujets traités portent sur des domaines de connaissances variés. L'économie politique est abordée sous un angle très précis dans l'article d'amorce composé par Dinah Ribard, titré « Le réel du projet . Les savoirs, l'écriture et le travail des projets de monts-de-piété en France », qui examine la problématique religieuse et politique qui sous-tend les projets de monts-de-piété et qui éclaire avec finesse en particulier les éléments qui en ont jalonné, et parfois ralenti la réalisation et l'institutionnalisation. L'article est très bien mené, passionnant même sous plusieurs aspects, malgré l'aridité intrinsèque du sujet. Il faut ici savoir

gré à D. Ribard de nous guider avec précision et rigueur dans les savoirs juridico-économiques dont la maîtrise est imposée par le sujet, en usant d'un style nerveux et « dialectique » qui maintient l'attention en éveil, comme dans la formule finale « En entrant dans le réel, le mont-de-piété a ainsi finalement été détaché du travail qui s'accomplissait dans les projets, et qui en constituait le réel », piquant l'esprit de ses lecteurs, les désarçonnant de temps en temps, quand l'attention faiblit, mais les ramenant toujours à bon port. Figurant en deuxième position dans la rubrique « instituer », l'article fort bien documenté de Robert Mankin, portant sur le déclin des belles-lettres, saisi à travers la réflexion de l'historien anglais Edward Gibbon, mérite d'être lu avec attention, même si le style peut, par endroits, paraître rocailleux. R. Mankin y développe certaines des idées esquissées dans son édition de l'*Essai sur l'étude de la littérature* (1761), ouvrage de jeunesse de Gibbon, et précise l'usage que celui-ci fait des *Réflexions générales* (1751) de Nicolas Fréret dans sa charge contre « les beaux esprits », terme qui désigne de manière ironique les « philosophes » et, au tout premier chef, D'Alembert, contempteur de l'érudition. Une partie importante de l'article est consacrée à l'examen précis des conceptions divergentes des deux penseurs, même si, parfois, le souci de défendre Gibbon conduit à des prises de position qui mériteraient sans doute d'être mieux étayées. En tout état de cause, cet article devrait réveiller l'intérêt pour un auteur que R. Mankin estime encore bien trop méconnu. En fin de partie, l'article de Marc J. Ratcliff, de très bon niveau, éclaire « la généralisation de l'intérêt des savants pour le langage », évoquant, graphiques à l'appui, la « nouvelle culture lexicographique » qui se met en place au XVIII^e siècle, synthétisant les débats de la période à partir de l'opposition Linné/ Buffon, et surtout conceptualisant le « tournant linguistique » qui en résulte. En conclusion, M.-J. Ratcliff formule une hypothèse, qui pourra sans doute paraître provocatrice : « Face au tournant linguistique, les disciplines savantes n'ont été ni unifiées, ni traitées avec la même efficacité durant le XVIII^e siècle [...]. J'ose donc dire que la République des sciences n'a jamais existé, bien que, sous l'ancien régime de la République des lettres, certains rameaux détachés aient pu devenir, au gré de leurs réformateurs, une République d'un champ spécialisé – mais non pas *des sciences*. » La richesse de cet article ne doit pas en masquer le caractère très tranché, mais *mutatis mutandis* également fort stimulant, ainsi qu'en témoigne la chute, assez iconoclaste, développée sous l'égide de S. Mercier : « Engloutie sous l'emprise du langage standardisé, la République des lettres a disparu, et ce n'est désormais que dans le champ de la littérature que, peut-être, un seul saurait tout faire ».

La deuxième partie intitulée « figurer » permet de cerner, sous divers angles, « l'image du savant et celle du philosophe », images qui

« contribuent à la définition et à la légitimation du travail intellectuel ». Nous reprenons ici les termes utilisés dans l'introduction générale par F. Salaün et J.-P. Schandeler, pour synthétiser les articles de Sayaka Oki et Olivier Ferret. Défendre l'utilité des sciences peut en fait se décliner de manière fort différente ; les points de vue académiques divergents de Fontenelle (1699) et de Condorcet (1771) l'attestent, comme le démontre avec élégance S. Oki, qui pointe, en conclusion de son article, une « spécificité du siècle des Lumières » dans l'usage du lieu commun de « l'utilité des sciences » - utilité qui doit trouver, selon Condorcet, son débouché naturel dans l'action politique du monarque. Pour sa part, Olivier Ferret répond, dans son article, à une question simple d'apparence : « Qu'est-ce qu'un "philosophe" d'après les éloges académiques de D'Alembert ? », question qu'il prend pour titre et qui lui permet de cerner, par touches légères, ce qu'il nomme « l'entrisme de D'Alembert ». L'analyse des stratégies énonciatives adoptées par D'Alembert dans ses éloges (O. Ferret renvoie en note aux journées d'études sur les éloges académiques organisées par Pierre Crépel et Catherine Volpilhac-Augier, en 2003, à Lyon) est d'une grande clarté. Cet article bien conçu, très stimulant, écrit avec beaucoup d'élégance, tombe à point nommé, tout comme le précédent, au moment où les publications scientifiques des *Œuvres complètes* de Fontenelle et D'Alembert sont désormais bien engagées, bien qu'à un rythme différent. Le dernier article de la seconde partie, de la plume de Daniel Droixhe, a la teneur d'un petit essai de trente pages consistant, stimulant aussi, et chargé d'une belle érudition. À partir de l'étude d'un dialogue de Delisle de Sales intitulé *Drame raisonnable*, figurant dans une contrefaçon liégeoise de *La Philosophie de la nature*, et surtout à partir de la confrontation de ce texte avec, entre autres, les textes de Benoît de Maillet et La Mothe le Vayer sur *l'homme-marin*, et ceux de Buffon, De Pauw et Maupertuis sur *le nègre blanc*, D. Droixhe examine, de manière très approfondie, les ambiguïtés de la représentation de « l'échelle des êtres » et les limites de « l'orthodoxie affichée par Delisle de Sales ». Très bien agencé, cet article offre des intertitres qui piquent la curiosité du lecteur pressé, notamment lorsqu'il s'agit de pointer dans les sous parties finales les stratégies d'esquive de l'auteur en matière de transformisme (« Delisle de Sales, Voltaire et la magnificence de la nature », « Delisle de Sales, Robinet et la tentation transformiste », « Comment se débarrasser de Robinet ? »). Outre l'humour perceptible dans les intertitres que nous venons de citer, cet article intègre les suggestions de Laurent Loty sur la position de précurseur de Rétif, « auteur d'une théorie *générale* de la transformation des espèces ».

La dernière partie intitulée « publier » est intéressante à plus d'un titre. Elle offre, tout d'abord, un aperçu des difficultés qui attendent ceux qui veulent rendre compte du discours savant, en feignant d'oublier que

les expérimentations, les observations doivent par principe intégrer un facteur subjectif. L'article d'amorce, écrit par Catherine Volpilhac-Auger et titré « Moi, je, Montesquieu... Questions d'*ethos* », met ainsi en valeur, de façon convaincante, la « composante littéraire » des textes académiques et scientifiques de Montesquieu, à partir d'un examen rigoureux et nuancé du substrat énonciatif qui les sous-tend. L'« écriture » de ces textes, qui « apparaît comme participant pleinement du processus scientifique », marque ainsi la résistance du philosophe devant les vérités qui, pour d'autres, doivent s'imposer sans examen critique. Catherine Volpilhac-Auger souligne ici que, dans les textes de Montesquieu, « le *je* peut offrir cette exception, ce grain de sable qui interdit à la machine de fonctionner et en prouve la faiblesse ». Pour sa part, l'article particulièrement documenté de Jeanne Peiffer sur les interactions entre les différentes formes de publication des savoirs et la production de ces derniers, donne un coup de projecteur sur l'usage que des mathématiciens de tout premier ordre, Leibniz, Huygens et Johann Bernoulli font des publications savantes, en l'espèce les *Acta eruditorum* de mai 1690 et de juin 1691. Partant de problématiques investies depuis 2005 avec Jean Pierre Vittu, elle revient sur le sujet des querelles de priorité et met en particulier l'accent sur la « stratégie de diffusion du problème de la chaînette » adoptée par Leibniz pour élargir le cercle des initiés. Enfin, l'article de clôture, écrit par Christine Théré, renoue avec le domaine de connaissances de l'article d'ouverture du recueil, celui de l'économie politique, mais à nouveaux frais ; la perspective en est différente et le sujet d'une autre nature. C. Théré y examine l'accroissement de la publicité accordée aux écrits économiques et financiers, à partir d'un corpus délimité de textes d'éloges sur Gournay, Quesnay et Sully. Elle montre en particulier que ces éloges, qui contribuent à l'édification du Panthéon des Lumières, servent avant tout à promouvoir les idées des physiocrates. Signalons, pour finir, que cet article offre un panorama raisonné, précis et synthétique, sur les divers éloges de Sully, composés pour le prix de l'Académie Française de 1763, en détaillant, bien sûr, l'éloge de Thomas, mais en accordant aussi toute sa place à un éloge peut être moins connu, celui de M^{lle} Mazarelli.

Comme nous le signalions dans l'amorce de ce compte rendu critique, la moisson est riche. Nous recommandons par conséquent chaleureusement et sans réserves la lecture de ce recueil, bien conçu, très documenté, qui donne la parole à des professeurs et des chercheurs d'horizons très divers, mais animés du même souci encyclopédique. Espérons que cet ouvrage, dirigé de main de maître, sera suivi de nouvelles publications de même rang.

Franck CABANE

Grosse Lexika und Wörterbücher Europas: europäische Enzyklopädien und Wörterbücher in historischen Porträts. Textes réunis sous la direction de Ulrike HASS, Berlin, Walter de Gruyter, 2012, 533 p.

Outre une préface d'Ulrike Hass, ce volume renferme vingt-six chapitres, chacun consacré au « portrait » de l'un des plus importants ouvrages de référence de l'histoire moderne ; il s'agit surtout de dictionnaires, mais aussi d'encyclopédies et même de deux thésaurus. Puisque certains chapitres traitent en même temps de deux titres apparentés, et puisque certains titres s'appliquent à toute une série de réimpressions ou d'éditions, le nombre de titres examinés atteint une trentaine, et le nombre d'éditions mentionnées va bien au-delà. La décision de présenter dictionnaires et encyclopédies dans un même recueil est justifiée par l'existence de formes hybrides, plus typiques, paraît-il, de l'Europe « romaine » que de l'Europe du nord (p. 1), de même que par des influences réciproques entre les pays européens. La place des encyclopédies dans le recueil demeure quand même mineure : Hass compte dix-neuf chapitres consacrés à des titres lexicographiques contre sept à des titres encyclopédiques.

Le corpus du volume souffre inévitablement d'un certain arbitraire. Conformément au titre, la plupart des chapitres traitent en effet de gros ouvrages de référence, y compris du dictionnaire le plus long de l'histoire, le *Woordenboek der Nederlandsche Taal*, dont quarante-trois tomes parurent entre 1858 and 1998, et de l'encyclopédie la plus volumineuse de l'histoire, Wikipédia. Pourtant, on cherchera en vain des chapitres sur les plus volumineuses encyclopédies imprimées de l'Europe moderne : Johann Heinrich Zedler's *Universal-Lexicon* (1732-1754), l'*Encyclopédie méthodique* (1782-1832) et l'*Enciclopedia Espasa* (1908-30). Pour l'ouvrage de Zedler, Hass signale seulement qu'il a été écarté au profit de l'*Oeconomische Encyclopädie* (1773-1858) de Johann Georg Krünitz et ses successeurs parce que celle-ci représente mieux les Lumières allemandes (p. 10) ; l'*Encyclopédie méthodique*, pour sa part, est l'objet de quelques paragraphes dans le chapitre sur l'*Encyclopédie* (p. 123-125). D'après Hass, la concentration du recueil sur de « gros » ouvrages se justifie par l'influence de ceux-ci sur les « petits » ouvrages (p. 6). En fait, partant sans doute de ce constat ainsi que de la relativité de la taille par rapport aux attentes de l'époque, *Grosse Lexika* traite également de « petits » titres d'une grande renommée, non seulement des thésaurus de Peter Mark Roget (1852) et de Franz Dornseiff (1933-1934), mais aussi, par exemple, des dictionnaires de la Crusca (1612) et de Samuel Johnson (1755).

Comme l'avoue Hass lui-même, le corpus de *Grosse Lexika* est délibérément centré sur l'Allemagne, car le recueil, rédigé exclusivement en

allemand, est surtout destiné à un public allemand désirant consulter encyclopédies ou dictionnaires. Vu la renaissance des gros dictionnaires et des grosses encyclopédies sur internet, ce public est probablement en pleine expansion ; en effet, presque tous les ouvrages de référence traités dans le recueil, y compris les plus anciens, sont disponibles en ligne, et ces versions électroniques sont évoquées dans le recueil avec sérieux et pragmatisme. D'après Hass, qui en fournit des exemples, nous sommes tous susceptibles de nous méprendre en consultant sans le connaître un ouvrage de référence du passé, d'où l'utilité de ce recueil (p. 8). Il s'agit donc avant tout d'un guide pratique et d'une synthèse de recherches déjà accomplies, bien que certains chapitres fassent voir du nouveau.

En ce qui concerne la géographie, le corpus est large, quoiqu'allemand en priorité : une dizaine de chapitres sont consacrés à des ouvrages en allemand, par rapport à quatre sur des ouvrages en anglais et un moindre nombre sur des ouvrages en français, en italien, en danois, en ukrainien, en espagnol, en néerlandais, en latin et en suédois. Une grande partie du territoire de l'Europe est donc représenté ; le projet d'y inclure un chapitre sur la grande encyclopédie soviétique (1926-1947) est malheureusement resté sans issue (p. 17n). Quelque allemande que soit la perspective, le célèbre « *Konversationslexikon* » n'est étudié que dans un seul chapitre voué à la série des « *Brockhaus* » ; l'absence d'une étude des variantes de Meyer, de Pierer ou de Herder s'explique peut-être par l'attention prépondérante accordée à la lexicographie.

Dans sa longue préface, Hass expose et défend sa conception de l'ouvrage. L'idée du recueil serait venue de l'éditeur Walter de Gruyter, responsable d'ailleurs de l'un des ouvrages recensés, le *Thesaurus linguae Latinae* (1900-). Tout en reconnaissant la valeur d'une vision plus internationale, voire globale, des « gros lexiques », Hass soutient que les ouvrages de référence bénéficient d'une unité particulière à l'échelle européenne, unité due à l'émulation et à la communication entre les intellectuels des divers pays. Dans plusieurs cas, le recueil nous permet de suivre en détail ces réseaux d'influences transfrontalières ; on voit surtout l'importance de l'*Oxford English Dictionary* (1884-1928) et du *Deutsche Wörterbuch* (1854-1960) des frères Grimm. Quant aux encyclopédies, des remarques sur le rayonnement de l'*Encyclopédie*, de l'*Encyclopaedia Britannica* et du « *Brockhaus* » se trouvent dans les chapitres consacrés à ces titres, de même qu'un aperçu de l'histoire générale de l'encyclopédie européenne dans le chapitre sur l'*Enciclopedia italiana* (1929-1937) (pp. 407-410).

Les chapitres sont ordonnés de manière chronologique. En effet, ils sont repartis en quatre groupes correspondant plus ou moins au dix-septième siècle (deux chapitres), au siècle des Lumières (six chapitres), au dix-neuvième siècle (onze chapitres) et au vingtième et

vingt-et-unième siècles (six chapitres). Toutefois, la chronologie n'est qu'approximative, car plusieurs titres ont été publiés pendant plus d'un siècle et plusieurs titres ont donné lieu à des rééditions dans des périodes ultérieures. Ainsi, bien que le chapitre sur la *Encyclopaedia Britannica* soit rangé sous la rubrique de « l'impulsion des Lumières », il s'occupe davantage des éditions récentes que de celles du dix-huitième siècle. Les chapitres du recueil sont plutôt homogènes, abordant au minimum les thèmes suivants : la « biographie » de l'ouvrage, c'est-à-dire l'histoire de ses origines et de sa parution ; la conception de l'ouvrage, même si on a fini par la modifier dans la pratique ; sa structure et son contenu ; des conseils pour ceux qui veulent s'en servir maintenant ; et une bibliographie. Quelques uns des grands thèmes concernant les dictionnaires sont les problèmes de l'ordre alphabétique pour les langues allemandes et les tensions entre des perspectives normatives et prescriptives d'une part et entre des perspectives diachroniques et synchroniques d'autre part. Dans le cas des encyclopédies, les auteurs des chapitres étudient surtout les programmes et les rapports entre les éditions, les abrégés et d'autres « rejets » d'un même ouvrage ou d'une même société ; la présentation de telles filiations est l'un des points forts du recueil.

Pour les spécialistes de l'*Encyclopédie*, le chapitre de Ulrich Hoinkes ne recèlera pas grand-chose de nouveau, mais il couvre le programme, l'évolution et les « éditions » de l'*Encyclopédie*, même s'il s'y glisse de petites inexactitudes : par exemple, que le prospectus de 1749 annonçait dix volumes de textes en plus des deux volumes de planches (p. 118) ; que D'Alembert ne s'occupait plus que des mathématiques à partir du troisième tome ; et que Diderot aurait recruté Jaucourt en 1759 (p. 120). Selon Hoinkes, le lecteur d'aujourd'hui risque d'être bien surpris dans sa consultation de l'*Encyclopédie* par les sauts entre thèmes à l'intérieur des articles, sauts qu'il met en rapport avec le programme de Diderot et de D'Alembert ainsi qu'avec la généralité des spécialisations intellectuelles des encyclopédistes (p. 129). Ce qui distingue peut-être le plus ce chapitre de celui d'un autre expert sur le même sujet, c'est l'insistance de Hoinkes sur la philosophie du langage, en particulier celle de Condillac, comme principe animateur de l'*Encyclopédie* ; les arguments de Hoinke à cet effet sont développés plus longuement dans son *Philosophie und Grammatik in der französischen Aufklärung* (1991). En outre, à la différence des autres chapitres du recueil, celui-ci se termine par des conseils de lecture pour rapprocher l'*Encyclopédie* de notre époque : en premier lieu la lecture des études de l'histoire culturelle et intellectuelle, et en second lieu la lecture du texte original.

L'*Encyclopédie* mise à part, *Grosse Lexika* contient des chapitres sur les titres suivants « des Lumières » : l'*Encyclopaedia Britannica*,

l'*Oeconomische Encyclopädie*, le premier dictionnaire du danois (1793-1905), le *Dictionary* de Johnson et deux dictionnaires séminaux de Johann Christoph Adelung (1793-1801) et de Joachim Heinrich Campe (1807-1811). Ces chapitres méritent d'être comparés à ceux, moins pratiques et moins homogènes, du numéro spécial de la revue *Dix-huitième siècle* sur « Les Dictionnaires en Europe » (2006), revue qui, il est vrai, n'était pas un dictionnaire. Pour les lecteurs peu disposés à s'aventurer dans un voyage plus élargi dans dictionnaires et des encyclopédies européens, ce que permet avec avantage le présent recueil, le chapitre sur le *Trésor de la langue française* se recommande en ce qu'il montre comment en tirer un maximum de connaissances historiques et linguistiques.

Jeff LOVELAND

Malesherbes à Louis XVI ou les avertissements de Cassandre. Mémoires inédits 1787-1788, édition établie, présentée et annotée par Valérie ANDRÉ, Paris, Tallandier, « La bibliothèque d'Evelyne Lever », 2010. ISBN : 978-2-84734-708-1.

Sous ce titre déroutant, le lecteur découvrira trois mémoires passionnants rédigés par Malesherbes à l'intention de Louis XVI en 1787 et 1788 : le *Mémoire présenté au roi en 1787 sur la résistance apportée par les parlements à l'enregistrement des édits (mémoire relatif à la nécessaire diminution des dépenses)* ; les *Motifs de la demande que j'ai faite au Roi au mois de juin 1788* ; et le *Mémoire sur la situation présente des affaires en juillet 1788*.

Cette édition, établie, présentée et annotée par Valérie André à partir des manuscrits conservés dans le fonds Lamoignon des archives du château de Rosambo, permet non seulement de mieux comprendre la pensée politique de Malesherbes, mais aussi d'apprécier à sa juste valeur une ligne de conduite éclairée et courageuse. On découvre, à travers ces mémoires, un homme extrêmement soucieux d'informer le roi et de plaider la cause de la nation. Il est vrai que Malesherbes, Valérie André le rappelle judicieusement dans sa substantielle introduction, était particulièrement bien placé pour analyser les failles de la monarchie française. Fils du président de la Cour des Aides, membre du Parlement de Paris dès 1741, premier président de la Cour des Aides de 1750 à 1771, et de 1774 à 1775, avec notamment la responsabilité de la Librairie de 1750 à 1763, secrétaire d'État à la Maison du roi de juillet 1775 à mai 1776, puis en retrait pendant quelques années, ce qui ne l'empêchera pas de militer en faveur de la liberté religieuse et de contribuer par ses écrits à l'adoption de l'édit de tolérance du 7 novembre 1787, et finalement

Ministre d'État sans portefeuille d'avril à août 1788, il aura été l'un des magistrats les plus critiques de son temps à l'égard de la clandestinité des décisions et du recours aux lettres de cachet. Dans son *Mémoire sur la situation présente des affaires*, il exhorte le roi à satisfaire les demandes légitimes du public et à refuser la tentation du despotisme administratif. Il dessine ainsi les contours d'une monarchie constitutionnelle.

L'œuvre de Malesherbes mérite indéniablement d'être réévaluée. Ce recueil devrait y contribuer. Il complète avantageusement les ouvrages de Pierre Grosclaude (*Malesherbes, témoin et interprète de son temps*, Paris, Fischbacher, 1961 ; *Malesherbes et son temps. Documents inédits*, Paris, Fischbacher, 1964), ainsi que les éditions des *Remontrances* (UGE, 1978) et des *Mémoires sur la librairie* (Imprimerie nationale, 1994) procurées, respectivement, par Elisabeth Badinter et Roger Chartier. On ne peut qu'en recommander la lecture.

Franck SALAÜN

Laurence L. BONGIE, *La Bastille des pauvres diables. L'histoire lamentable de Charles de Julie*, Presses Universitaires de Paris-Sorbonne, 2010, 445 p. ISBN : 978-2-251-43026-3.

Charles « de » Julie, la particule étant de fortune, est né bâtard en 1725. Adopté sans formalité par une bonne bourgeoise qui sera mal payée de ses soins, il bénéficie d'une bonne éducation, ce qui ne l'empêche pas d'entamer fort tôt une existence aventureuse. Entré dans la compagnie prestigieuse des Gendarmes écossais (1744), il en est promptement chassé pour « friponnerie ». Il sert alors dans les Volontaires bretons, où il ne restera guère. On le retrouve vite au For-l'Évêque, convaincu de diverses filouteries, notamment d'être l'auteur de lettres de change frauduleuses. On l'expédie ensuite à la Charité de Senlis, d'où il s'évade mais est promptement repris. Il tente de faire signer une lettre de change de 10 000 livres à un faible d'esprit, ce qui lui vaut un nouveau séjour de quatre mois au For-L'Évêque, malgré d'incessantes lettres au lieutenant de police, Berryer, qui ne se laisse pas attendrir. Enfin il est libéré en décembre 1748.

On perd ensuite sa trace pendant quelque temps. Après un séjour militaire sur lequel on sait peu, on le retrouve à Paris où il se remet à fréquenter individus louches, filles faciles et mères maquerelles. Il réussit à acheter pour 3 400 livres une charge d'exempt de Robe courte, mais se heurte au refus formel de Berryer qui ne veut pas entendre parler d'un agent au passé aussi chargé. Il survit tant bien que mal en sous-traitant de basses besognes, nageant en eaux troubles, tentant avec des fortunes diverses de se faire indic au profit de personnalités policières, ou de gens haut placés, notamment rien moins que le duc de Richelieu.

Julie fait tout, mais en vain, pour se faire bien voir de l'inflexible Berryer. Il s'implique dans plusieurs affaires délicates, sans que cela fasse évoluer sa situation. Il ne sera jamais employé par la police de manière régulière.

Admirablement au fait des mœurs parisiennes, « De » Julie a alors l'idée de diffuser des nouvelles à la main d'un genre très particulier et de les vendre fort cher à quelques amateurs huppés. Il en aura quatre, pas un de plus : le duc de Richelieu, Bouret le fermier général, Villemur l'aîné et rien moins que le duc d'Orléans. Il en pouvait coûter 100 livres par mois. Chaque bulletin avait sa spécialité : par exemple à Richelieu les aventures des femmes du monde, ou au duc d'Orléans des nouvelles galantes ayant lieu dans ses jardins du Palais-Royal.

La petite entreprise de Julie constituait un bureau de correspondance au complet comprenant des « journalistes-enquêteurs » (notamment des mères maquereelles obligeantes), un groupe limité mais très choisi de souscripteurs et un système relativement sûr de distribution, le tout habilement géré par son concepteur, que son expérience et son talent d'écrivain désignaient comme l'éditeur idéal de ces « feuilles particulières ».

Tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes quand Berryer siffla la fin de la partie : le 11 août 1753, l'inspecteur Meusnier arrêta Julie et ses collaborateurs, et conduisit tout ce petit monde à la Bastille.

Julie va y passer deux terribles années dans un isolement absolu et pendant longtemps sans livre ni de quoi écrire. Ce qui nous vaut une description minutieuse de la vie dans la célèbre forteresse qui a son quartier VIP (où ont séjourné Voltaire, Fréron ou Marmontel) et ses culs de basse-fosse immondes. Ce qui distingue la Bastille des autres prisons (Bicêtre, For-l'Évêque, La Salpêtrière) qui sont surpeuplées, c'est l'isolement des prisonniers. Il n'est pas sûr que cette dernière situation soit bien préférable.

Julie qui n'a jamais été informé des raisons de sa détention et qui en ignore la durée, est de fait soumis au bon vouloir du lieutenant de police. Il passe par tous les états, espoir et découragement, exaltation et dépression, tentant sans relâche de nouer un étrange dialogue avec son juge-bourreau-père sévère, le terrible Berryer, qui en général ne répond pas à ses interminables missives, mais qui à d'autres moments se préoccupe de lui faire tenir quelques guenilles aux frais de l'administration.

Ayant enfin obtenu plume et papier, il s'improvise poète et aligne inlassablement les vers par milliers avec une remarquable rapidité d'écriture. Naissent sous sa plume des petits vers satiriques, des poèmes élégiaques, mais aussi une épopée de 1100 vers célébrant la belle Judith, triomphatrice d'Holopherne et, plus tard, un poème chrétien en cinq chants destiné à chanter les souffrances du Christ. Grâce aux brouillons

conservés, le lecteur est à même d'apprécier par de nombreux extraits cette verve qui, après tout, en vaut bien d'autres. Sera même fournie en appendice du livre l'intégralité d'un long poème ayant pour titre « la guerre de Vénus et de Bacchus ». Malheureusement ce déluge lyrique, bien loin de dérider son impassible juge, n'attira de sa part qu'un commentaire laconique : « Julie est fou ».

Ce n'est donc pas à ses talents d'avocat ou de poète que le malheureux devra d'être élargi au terme de vingt-quatre mois d'une éprouvante détention, mais par le fait du prince, au gré du plus parfait arbitraire. Rescapé de la terrible forteresse, mais abandonné à la plus parfaite misère, le pauvre Julie ne devait pas jouir bien longtemps de sa liberté recouvrée : il mourut obscurément quelques mois plus tard, sans doute dans les derniers jours de l'année 1755. Il avait 30 ans.

On aura compris que le livre de Laurence Bongie, fondé sur de nombreux documents inédits, est de bout en bout passionnant. L'auteur y fait constamment preuve d'un véritable talent de conteur, et même de styliste, ce qui se perçoit à travers l'excellente traduction. À vrai dire, son travail est facilité par les talents de graphomane de ses héros, tant policiers que voleurs : au premier rang l'intarissable inspecteur Meusnier, dont les rapports avaient naguère déjà nourri l'excellente thèse d'Érica-Marie Benabou sur la prostitution parisienne, mais aussi bien Charles de Julie, qui multiplie suppliques ou rapports selon les aléas du temps.

Par-delà le cas individuel d'un déclassé, tout un monde plus ou moins souterrain accède au grand jour. S'y mêlent voyous et policiers, prostituées et maquerelles, des « mouches » par centaines, chargées d'informer les autorités des remous de l'opinion publique. Mais aussi bien des personnalités connues, saisies dans des pratiques sexuelles fort peu avouables. Outre des luxurieux patentés tels le maréchal de Richelieu ou le fermier général Bouret, défilent, au gré d'un carnet mondain d'un genre particulier, l'inspecteur d'Hémery, Helvétius, le marquis de Paulmy, le duc d'Orléans... et D'Alembert lui-même, pour ne citer qu'eux.

Une haute société s'y dévoile crûment, obsédée par le sexe, prête à dépenser des fortunes pour assouvir son fantasme-roi : déflorer des fillettes à peine nubiles, souvent vendues par leurs propres mères, qui d'ailleurs souvent s'arrangent pour renouveler plusieurs fois une opération si rentable. À côté de ces bas-fonds hantés par filles vénales et amateurs sado-masochistes, malfrats prêts à tout et inspecteurs de robe courte se payant sur la bête, le *Neveu de Rameau* fait figure d'aimable bluette.

Henri DURANTON